

C'est dans la spiritualité missionnaire qu'il faut chercher le secret de la vie religieuse de Stourdza et ce qui fait l'unité de sa personnalité. Stella Ghervas insiste plutôt sur la contradiction entre la piété chrétienne et les Lumières, en essayant de montrer comment l'association de ces tendances arrive à donner une identité spécifique. Or, je dois écarter cette théorie compliquée d'un espace intermédiaire qui serait fourni par « le monde orthodoxe » développé autour de la Russie. Comme beaucoup de ses contemporains, Stourdza avait incorporé l'héritage de l'Aufklärung dans sa formation intellectuelle, mais l'essor révolutionnaire de l'Occident après 1830 a provoqué la rationalisation de son conservatisme. D'autre part, une conscience accrue du retard culturel de la Russie et des pays sud-est européens qu'il considérait comme des satellites de l'Empire explique un déploiement de l'évangélisation auquel Stourdza a apporté sa contribution. Celle-ci se poursuit pendant une vingtaine d'années, les dernières de sa vie.

Cette existence studieuse et dévote s'est déroulée à Odessa. Lorsqu'il meurt en 1854, sa disparition est signalée comme une des grandes pertes subies par la ville. Il y avait tenu le premier rang par sa participation à l'activité de plusieurs sociétés savantes. La Société d'histoire et d'antiquités s'était constituée en 1839 et publiait une revue depuis 1844. Stella Ghervas ajoute des informations éclairantes à ce propos ; j'avais déjà eu l'occasion de signaler l'intérêt des premiers volumes de cette publication dans « Studii clasice », XII, 1972. Kogălniceanu fut convié à se joindre à ces érudits. Cependant, trois ans après, un conflit l'opposera à Stourdza, dont l'auteur de ce livre omet de rendre compte. En tant qu'imprimeur, Kogălniceanu s'était obligé à éditer les « Etudes religieuses » en grec, en français et en roumain. Ayant négligé de s'acquitter de ces engagements, pour lesquels il avait été payé, il a irrité Stourdza et celui-ci s'est plaint au prince de Moldavie, en demandant « justice prompte et exemplaire ». Son ancien élève est traité d'« ingrat » et de « jeune vaurien » dans ces lettres qui ont vu le jour quand Kogălniceanu vivait encore, mais qui furent pudiquement censurées dans leur seconde édition (cf. « Uricaru », X, pp. 346–358).

En conclusion, les recherches de Stella Ghervas ont soigneusement reconstitué les idées et les agissements d'un personnage de second plan, ce qui est le lot commun de beaucoup de thèses de doctorat. Néanmoins, Alexandre Stourdza avait été lié à tant de figures illustres de la politique et de la littérature, russe et européenne, que le monument qui lui est ici élevé mérite le labeur ardu que sa construction a exigé. Par de nombreux détails, l'auteur a réussi à rendre l'atmosphère de l'époque et ces détails n'ont pu être retrouvés qu'à travers des lectures très étendues. C'est un ouvrage auquel devront recourir tous ceux qui s'intéresseront à tel ou tel aspect des rapports intellectuels de la Russie avec l'Occident pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Andrei Pippidi

Alex DRACE-FRANCIS, *The Making of Modern Romanian Culture. Literacy and the Development of National Identity*, Tauris Academic Studies, London – New York, 2006, 248 p.

Romanians use to complain they are ignored by Western historians and literary critics, when they are not met with condescension. This book proves the untruthfulness of such a reproach. It shows the origin of the frustration felt by Romanian intellectuals and, at the same time, it is both fair and unsparing about cultural backwardness. The large bibliography the author has consulted is the result of many years of studious research; it can even be envied by most of us. He demonstrates with grace and skill how difficult and yet rewarding is to investigate the role of literacy and literature in the building up of the Romanian national identity.

Questions – always sensible – and answers – almost always right – extend over a period which starts at the turn of the 18th century and lasts till 1890, when society and nation were already sufficiently developed for a regular consummation of literature. Otherwise, Alex Drace-Francis disagrees with those who emphasized the importance of education and reading for acquiring a new national awareness. According to the British historian, it was only one of the elements that contributed to modernization / Westernization. But he would share my belief that, before the 1688

Bible and still a century and a half after its printing, Romanian literature had no readers in its own country (or countries, if you like). Therefore, the activity of the writers of the 1820 to 1848 generations is here considered as a reaction to the general disdain for the Orient that included the Romanian Principalities, as 'an instrument for the recovery of national dignity'. Apt quotations support this view. And they are collected from everywhere: again, the author deserves to be congratulated for the attention he paid to various publications of local diffusion which provided a range of documents.

The most attractive quality of this book is its clear-cut outlook. A lot of tables and graphs firmly help the reader (for instance, about the Romanian-language printing). I managed to find only one slip: it was not the Caragea Code, but the Moldavian one of Prince Scarlat Callimachi that was offered to the University of Oxford and brought there by W. McMichael. At any rate, it is a most useful study examining the vital interaction between culture and nation in that crucial epoch of Romanian history.

Andrei Pippidi

Elena-Maria SCHATZ et Robertina STOICA. *Catalogul colectiv al incunabilelor din România*. CIMEC, Institutul de memorie culturală, 2007, 590 p.

Le Catalogue que nous signalons constitue un instrument fondamental de travail, résultat d'une collaboration entre plusieurs chercheurs spécialisés en la matière. Pour le réaliser il a fallu se servir de dizaines d'éditions se trouvant dans les bibliothèques, les musées, les archives de Roumanie, ainsi que dans et d'autres collections de livres rares, y compris certains fonds privés. Pour se rendre compte du contenu du volume, voici, en courant le *sommaire*, quelques sous-titres : Avant-propos (en roumain et anglais), Note sur l'édition ; Bibliographie ; Abréviations ; Description des incunables ; Index de titres, Index des éditeurs scientifiques, des commentateurs des traducteurs, sans oublier l'Index des lieux d'impression et des éditeurs commerciaux, l'Index chronologique, celui des concordances avec d'autres éditions pour lesquelles on a consulté le *GW* (*Gesamtkatalog der Wiegendrucke* publié par la Commission des Incunables à Leipzig, Stuttgart et Berlin).

L'Avant-propos précise ce qu'on entend par incunable (nom qui nous vient du libraire hollandais Cornelius van Beughem en 1688, qui a introduit le terme *incunabulum* (pl. *incunabula*). Madame E.M. Schatz souligne, à juste titre, que « grâce aux immenses avantages non seulement d'ordre culturel et spirituel mais aussi économique et social, de l'impression des livres, ce métier a embrassé tous les domaines de la connaissance ».

De nos jours sont enregistrés plus de quarante mille incunables et leur nombre augmente sans cesse grâce à la découverte et à l'identification de nouveaux exemplaires. Il est généralement connu que depuis qu'on a appliqué la méthode de Konrad Haebler, au début du XX^e siècle, l'étude des incunables est entrée dans une nouvelle phase. En ce qui concerne la Roumanie, le *Catalogue* rappelle brièvement les bibliothèques, les musées et les collections privées, avec la mention du nombre des incunables qui y sont conservés à présent. Ainsi, pour donner quelques exemples, nous pouvons observer qu'en ordre décroissant, à la Bibliothèque Bathyaneum se trouvent 551 incunables, au Musée Bruckenthal 325, au convent des Franciscains de Șumuleu-Ciuc 112 etc.

Il est tout à fait normal que le plus grand nombre d'incunables soit préservé dans les collections de Transylvanie si l'on pense que dans cette région ont cohabité trois communautés nationales et quatre confessions religieuses.

Remarquons encore que le *Catalogue* aurait du pu s'appeler plutôt *cumulatif*, adjectif qui correspond mieux que le terme *collectif* utilisé par les auteurs parce qu'il accumule des renseignements concernant les incunables du monde entier. Il est regrettable que cette liste quasi-complète omet toutefois les contributions de Vladimir Liublinski, savant renommée, autrefois directeur de la Bibliothèque Nationale Russe de Saint-Petersbourg, études réunies sous le titre suggestif *Piatsot let posle Gutenberga* (Cinq Cents ans après Gutenberg), ou aurait pu se rapporter